

BIBLIOTHÈQUE DE PROPAGANDE

N° 85

La Religion et l'Irréligion

CHEZ LA FEMME

PAR

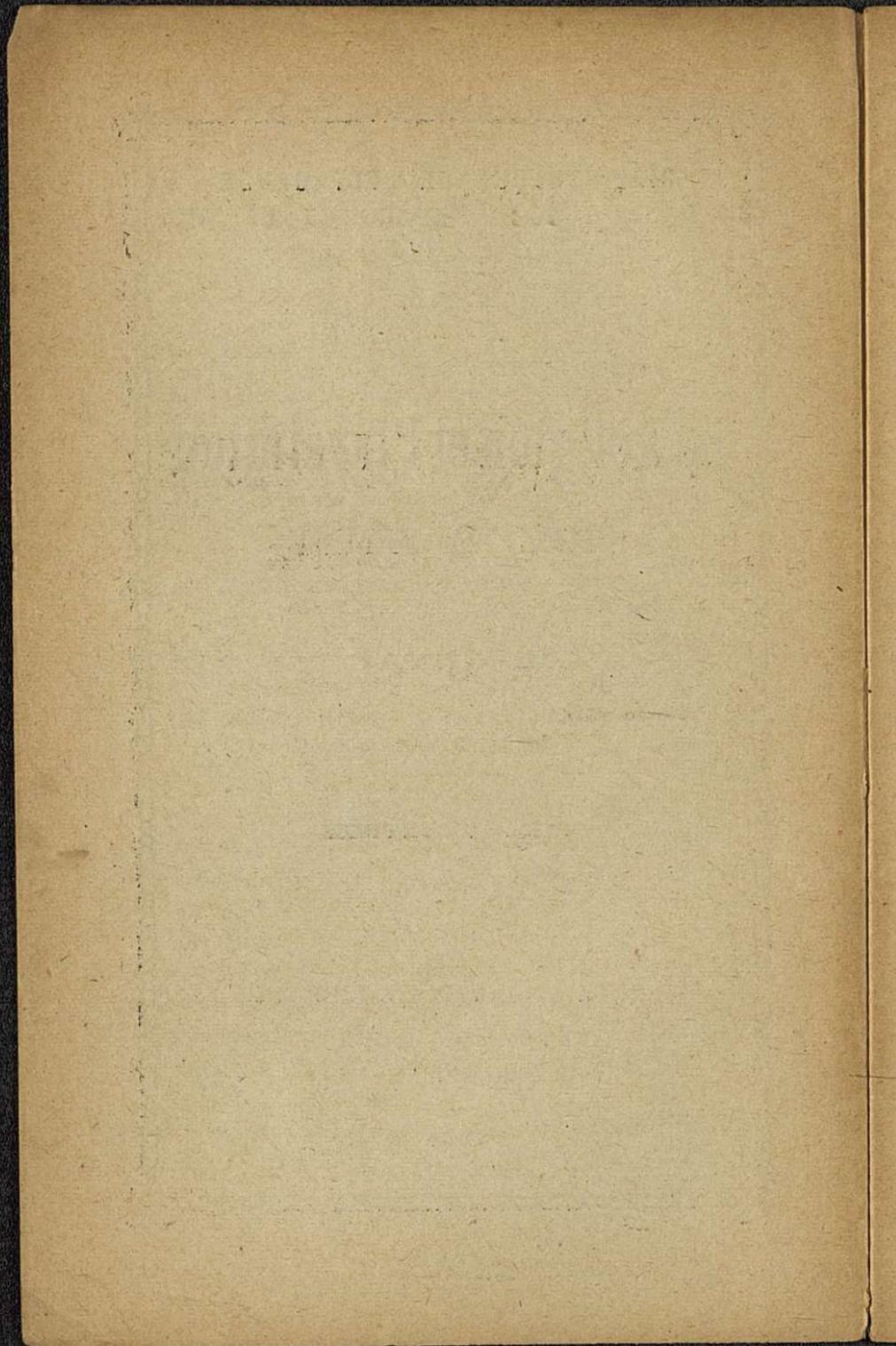
M. GUYAU

PRIX : 10 CENTIMES

SOCIÉTÉ ANONYME DE LIBRAIRIE

34, boulevard du Midi
BRUXELLES

—
1905



La Religion et l'Irréligion chez la Femme⁽¹⁾

(Suite. Voir brochure n° 83.)

Le caractère de la femme lui impose-t-il la religiosité et même la superstition? — Nature de l'intelligence féminine. Prédominance de l'imagination. Crédulité. Esprit conservateur. — Nature de la sensibilité féminine. Prédominance du sentiment. Tendance au mysticisme. — Le sentiment moral, chez la femme, n'a-t-il d'appui que dans la religion? — Influence de la religion et de l'irréligion sur la pudeur et sur l'amour. — Origine de la pudeur. — L'amour et la virginité perpétuelle. Paradoxes de M. Renan sur les vœux monastiques. — Comment les tendances naturelles de la femme peuvent être tournées au profit de la libre-pensée. — Influence que peut exercer le mari sur la foi de sa femme. Exemple d'une conversion à la libre-pensée.

Parmi les libres-penseurs eux-mêmes, il en est qui croient la femme vouée par la nature de son esprit à la superstition et au mythe. L'incapacité philosophique de la femme est-elle mieux démontrée que celle de l'enfant, à qui on la compare si volontiers ?

Nous n'avons pas à examiner si les facultés de la femme sont ou ne sont pas inférieures à celles de l'homme. Nous devons chercher seulement si, dans les limites de son étendue, l'esprit de la femme lui impose la religiosité et même la superstition. Ceux qui soutiennent que la femme est, en quelque sorte, condamnée à l'erreur, s'appuient sur les traits essentiels de son caractère ;

(1) Sous ce titre nous publions, avec l'autorisation de l'éditeur, un chapitre du livre de GUYAU, *L'Irréligion de l'Avenir*, 1 vol., in-8°, de 480-XXVIII pages, fr. 7.50 (Paris, Félix Alcan, éditeur).

examinons donc avec eux, d'abord la nature propre de son intelligence, puis celle de sa sensibilité. — Les femmes, dit-on d'abord, ont l'esprit moins abstrait que les hommes ; elles ont plus de goût pour tout ce qui frappe les sens et l'imagination, pour ce qui est beau, voyant, coloré : de là leur besoin de mythes, de symboles, de culte, de rites parlant aux yeux. — Nous répondrons que ce besoin n'a rien d'absolu : les femmes protestantes ne se contentent-elles pas d'un culte qui ne parle pas aux sens ? D'autre part un esprit imaginaire n'est pas nécessairement un esprit superstitieux. La superstition est une affaire d'éducation, non de nature ; il y a une certaine maturité d'esprit à partir de laquelle on ne devient plus superstitieux. J'ai connu plusieurs femmes qui n'avaient pas une seule superstition et qui étaient incapables d'en acquérir ; rien, sous ce rapport ne distinguait leur intelligence de la virile : l'ordre des phénomènes, une fois bien saisi par l'esprit humain, y subsiste ensuite par sa propre force, sans secours étranger, le réel étant encore ce qu'il y a de plus solide.

Un second trait de l'intelligence féminine, que l'on a mis en avant, c'est sa crédulité, qui se prête si facilement à la foi religieuse. — La femme est plus *crédule* que l'homme, entendons-nous : elle a une certaine confiance dans l'autre sexe, le plus fort et le plus expérimenté ; elle ajoutera foi volontiers à ce que lui affirment des hommes graves qu'elle est habituée à vénérer, comme les prêtres. Sa crédulité est faite ainsi en

grande partie de ce besoin naturel qu'elle a de s'appuyer sur l'homme. Supposez une religion construite et servie uniquement par des femmes, elle serait regardée avec beaucoup plus de défiance, par le même sexe. Le jour où les hommes ne croiront pas, la crédulité de la femme même, surtout de la femme médiocre habituée à juger par les yeux et l'intelligence d'autrui, sera bien compromise. Je demandais à une domestique qui était restée trente ans dans la même maison quelles étaient ses croyances : — celles de mon maître, répondit-elle : — son maître était athée. On posait la même interrogation à la femme d'un membre de l'Institut ; elle répondit ; — j'étais catholique en me mariant, j'ai bientôt pu apprécier la supériorité d'esprit de mon mari et j'ai vu qu'il ne croyait pas à la religion, j'ai cessé moi-même entièrement d'y croire.

Un troisième trait du caractère féminin, c'est son esprit conservateur, qui se repose dans la tradition et est moins propre à l'initiative. Le respect du pouvoir et de l'autorité, dit Spencer, prédomine chez la femme, influençant ses idées et ses sentiments à l'égard de toutes les institutions. « Cela tend à fortifier les gouvernements politiques et ecclésiastiques. » Pour la même raison, la foi à tout ce qui se présente entouré d'un appareil imposant est particulièrement grande chez les femmes. « Le doute, la critique, la mise en question de ce qui est établi sont rares chez elles. » — Il est certain que la femme a un esprit plus conservateur que l'homme, soit en religion,

soit en politique : on l'a constaté en Angleterre, où les femmes votent pour les questions municipales. C'est, selon nous, que le rôle de la femme ici-bas est précisément de conserver : d'abord, une fois jeune fille, se garder elle-même comme un trésor, être toujours en défiance contre je ne sais quoi qu'elle ne définit pas bien ; puis, une fois femme, garder l'enfant, la maison, le mari ; toujours conserver, retenir, défendre, toujours refermer ses bras sur quelque chose ou sur quelqu'un. Faut-il s'en plaindre ? N'est-ce pas à cet instinct que nous devons de vivre, et si la différence des sexes ou des fonctions afférentes au sexe entraîne des différences graves de caractère, faut-il voir là une incapacité religieuse ou civile sans remède ? Non, l'esprit conservateur peut s'appliquer à la vérité comme à l'erreur : tout dépend de ce qu'on lui donne à conserver. Si on instruit la femme dans des idées plus philosophiques et plus scientifiques, sa force de conservation servira en bien et non en mal.

Un dernier trait de l'esprit féminin, très voisin du précédent, c'est que la femme, par sa nature d'esprit plus minutieuse et plus craintive, plus propre à saisir les détails particuliers que les ensembles et les idées générales, est toujours plus portée vers l'interprétation étroite et littérale : si elle entre dans une administration, par exemple, elle y appliquera le moindre règlement à la lettre, avec une conscience exagérée et pleine d'angoisses naïves. On en conclut qu'un tel tempérament a toujours été et sera toujours propre

au maintien des religions littérales ou des pratiques superstitieuses. — Selon nous, cet esprit de minutie et de scrupule si fréquent chez la femme, pourra devenir tout au contraire un facteur important d'incrédulité lorsque la femme sera assez instruite pour prendre sur le fait les innombrables contradictions et ambiguïtés des textes. Le *scrupule* éclairé est plutôt encore un instrument de doute que de foi.

Nous ne voyons donc pas, jusqu'à présent que les différences d'esprit, natives ou acquises, suffisent pour faire des femmes une sorte de caste vouée à la religion et aux mythes, tandis que les hommes pourraient s'en passer.

Examinons maintenant les raisons les plus profondes tirées de la nature des sentiments chez la femme. En général, dit-on d'abord, c'est le sentiment et non la raison qui domine chez la femme. Elle répond plus volontiers aux appels faits au nom des sentiments de pitié ou de charité, qu'à ceux faits au nom des idées d'équité. — Mais est-ce que le *sentiment* est l'apanage des religions ? Parmi les hommes eux-mêmes, n'y a-t-il pas des hommes de sentiment et des hommes de pensée ? Faut-il pour cela condamner les premiers à l'erreur tandis que les autres vivront de vérité ?

On insiste et on dit que le sentiment, chez la femme, tend naturellement au mysticisme. Chez les Grecs, dit Spencer, les femmes étaient plus accessibles que les hommes à l'excitation religieuse. — On peut répondre que les plus grands mystiques, après tout, n'ont point été des fem-

mes : les sainte Thérèse sont beaucoup moins nombreuses que les Plotin (qui a le premier donné au mot ἔκστασις son sens actuel), les Porphyre, les Jamblique, les Denys l'Aréopagite, les saint Bonaventure, les Gerson, les Richard de Saint-Victor, les Eckart, les Tauler, les Swedenborg. La mysticité se développe en proportion du rétrécissement de l'activité. C'est une de raisons pour lesquelles la vie de la femme, moins active que celle de l'homme, donne plus de part aux élans mystiques et aux exercices de piété. Mais l'action guérit de la contemplation, surtout de la contemplation vide et vaine, à laquelle peuvent seuls se plaire les esprits moyens et ignorants. Aussi la religiosité féminine diminuera-t-elle dans la proportion où l'on ouvrira pour son esprit un champ plus vaste d'activité, en lui donnant une instruction intellectuelle et esthétique, en l'intéressant à toutes les questions humaines et à toutes les réalités de ce monde. On est allé jusqu'à vouloir rendre la vie politique accessible à la femme, pour lui restituer des droits qui lui ont été déniés jusqu'alors. M. Secrétan a soutenu récemment cette cause, déjà défendue par Stuart Mill. Ce serait là aujourd'hui placer directement toutes les affaires politiques dans la main du prêtre, qui, lui-même, tient la femme. Mais, lorsque se produira par degré l'émancipation religieuse de la femme, il est possible qu'une certaine émancipation politique en soit la conséquence. En tous cas, son émancipation civile n'est qu'une affaire de temps.

L'accession de la femme au droit civil commun est une conséquence nécessaire des idées démocratiques. Lorsqu'elle sera forcée ainsi de s'occuper plus activement des affaires de ce monde, cet emploi nouveau de son activité la protégera de plus en plus contre les tendances mystiques. Si une action lui est accordée sur la société, elle l'exercera sans doute dans le sens de la philanthropie ; or, la pitié sociale est un des plus puissants dérivatifs de la mysticité. Même parmi les ordres religieux, on remarquera combien ceux qui ont la philanthropie pour but suscitent, chez leurs membres, une dévotion moins exaltée que ceux qui s'en tiennent à la contemplation stérile des cloîtres.

Si le sentiment mystique n'est point vraiment une chose plus essentielle à la femme qu'à l'homme, peut-on soutenir du moins que le sentiment moral, chez elle, ne trouve son appui que dans la religion ? La femme a-t-elle une force morale moindre que l'homme et est-ce surtout dans des idées religieuses qu'elle puise cette force dont elle a besoin pour elle et pour autrui ? — Une mesure assez exacte de la force intérieure, c'est la résistance à la douleur physique ou morale ; or la femme montre, dans la maternité avec toutes ses conséquences, dans la grossesse, dans l'enfantement, dans l'allaitement accompagné de veilles et de soins continuels, une résistance à la douleur physique peut-être plus grande que celle de l'homme moyen. De même pour la résistance à la douleur morale. Bien des tristesses peuvent

accompagner le point égal d'une aiguille de femme, mais le grand facteur de la force morale chez la femme, c'est l'amour et la pitié. En agrandissant la sphère de son intelligence, on ne pourra qu'élargir le champ où s'exerce déjà cette faculté d'aimer et d'alléger tout, qui est développée chez elle à un si haut point. Le véritable remède à toute souffrance est d'augmenter l'activité de l'esprit, ce qu'on fait en augmentant l'instruction. Agir empêche toujours de souffrir. De là la puissance de la charité pour calmer la souffrance personnelle, qui a toujours une couleur un peu égoïste. Le meilleur moyen de se consoler soi-même, pour la femme comme pour l'homme, ce sera toujours de soulager autrui : l'espérance renaît dans le cœur qui la donne aux autres. Les douleurs s'adoucissent lorsqu'elles deviennent fécondes en bienfaits, car toute fécondité est un apaisement.

Enfin, par compensation, il y a d'autres points sur lesquels la femme souffrirait peut-être moins que l'homme de la disparition des croyances religieuses. De l'homme et de la femme, c'est celle-ci qui vit le plus dans le présent : elle a de la nature de l'oiseau qui secoue son aile et oublie la tempête au moment où elle vient de passer. La femme rit aussi facilement qu'elle pleure, et son rire a bientôt séché ses larmes : sa grâce est faite pour une part de cette divine légèreté. De plus elle a son nid, son foyer, toutes les préoccupations pratiques et tendres de la vie, qui l'absorbent plus entièrement que l'homme, qui la prennent

plus au cœur. Le bonheur d'une femme peut être complet lorsqu'elle se croit belle et se sent aimée; le bonheur d'un homme est chose beaucoup plus complexe et où entrent bien plus d'éléments intellectuels. La femme revit plus que l'homme dans sa génération : elle se sent, dès cette vie, immortelle dans les siens.

Parmi les sentiments très développés chez la femme, il y en a deux qui sont pour elle deux grands motifs de retenue : la pudeur, cette dignité de son sexe, et l'amour, qui est exclusif lorsqu'il est véritable. En dehors de ces deux puissantes causes, les motifs et mobiles religieux auraient toujours été peu de chose pour elle. Si la religion agit sur la femme, c'est en prenant pour leviers ces mêmes motifs : le plus sûr moyen d'être écouté de la femme, et presque le seul, ce sera toujours d'éveiller son amour ou de parler à sa pudeur, parce que se donner ou se refuser sont les deux plus grands actes qui dominent sa vie de femme. Aussi l'immoralité, chez elle, augmente-t-elle généralement en raison directe de la diminution de la pudeur. De là un nouveau et délicat problème : la pudeur, cette force et cette grâce tout ensemble, la pudeur, qui semble faite de mystère, n'est-elle point une vertu plutôt religieuse que morale ? ne risque-t-elle point, comme on l'a soutenu, de disparaître avec la religion, de s'affaiblir par une éducation de plus en plus scientifique et, en un certain sens, positive ? — Remarquons-le d'abord, si le point central de toute vertu chez la femme est la pudeur comme

chez l'homme le courage, c'est une raison de plus pour éviter d'attacher la pudeur à la religion, pour ne pas laisser l'une s'altérer aux doutes qui nécessairement, dans notre société moderne, viendront tôt ou tard atteindre l'autre. Certes, la pudeur peut être une merveilleuse sauvegarde pour les croyances irrationnelles : elle empêche toujours de pousser le raisonnement, comme le désir, jusqu'au bout. Mais il y a une pudeur vraie et une fausse, une pudeur utile et une nuisible. La première, nous allons le voir, n'est réellement liée au sentiment religieux ni dans son origine, ni dans sa destinée.

D'abord, quelle est l'origine de la pudeur ? Il y a chez la jeune fille le sentiment vague qu'elle dispose d'un certain trésor, convoité souvent par plusieurs. Ce sentiment, qui se confond avec une conscience obscure de la sexualité, était nécessaire à la femme pour arriver, sans se donner, jusqu'au complet développement de son organisme. L'impudeur précoce ne peut guère, en effet, ne pas être accompagnée de quelque arrêt dans la croissance. Elle produirait facilement aussi une infécondité relative. La pudeur est ainsi une garantie pour l'espèce, un de ces sentiments que la sélection naturelle a dû conserver et accroître. Elle est en outre une condition de la sélection sexuelle : si la femme se donnait sans discernement à tous, l'espèce en souffrirait. Heureusement le désir rencontre chez elle cet obstacle, la pudeur, et il ne peut la vaincre qu'à condition d'être attirée fortement par quelque qualité

notable dans l'objet désiré, qualité qui sera ensuite transmissible à l'espèce. Au point de vue de la sélection sexuelle, il y a aussi beaucoup de coquetterie dans la pudeur, une coquetterie oublieuse de son but, inconsciente, et qui prend parfois pour un devoir ce qui n'est qu'un manège. La coquetterie, cet art des refus provisoires et des fuites qui attirent, n'a pu ne pas se développer à un haut point chez les êtres supérieurs, car elle est un puissant moyen de séduction et de sélection. La pudeur s'est développée de même et n'est encore parfois qu'un moment fugitif dans l'éternelle coquetterie féminine. La coquetterie naît la première chez la jeune fille, trop ignorante pour être vraiment pudique, mais trop femme pour ne pas aimer déjà à attirer en se retirant ; d'autre part elle reste la dernière pudeur des femmes qui n'en ont plus. Enfin, la pudeur est aussi composée pour une notable partie d'un sentiment de crainte fort utile à la conservation de la race. Chez les espèces animales, la femelle a toujours été quelque peu en danger auprès du mâle généralement plus fort : l'amour était non seulement une crise, mais un risque ; il fallait donc adoucir l'amoureux avant de se livrer à lui, le séduire avant de le satisfaire. Même dans la race humaine, aux temps primitifs, la femme n'avait pas toujours lieu d'être rassurée près de l'homme. La pudeur est une sorte d'amour expectant, nécessaire dans l'état de guerre primitif, une épreuve, une période d'étude mutuelle. Lucrece a remarqué que les enfants

avaient contribué, par leur faiblesse même et leur fragilité, à l'adoucissement des mœurs humaines; la même remarque s'applique aux femmes, à ce sentiment de leur propre fragilité qu'elles éprouvent à un si haut degré dans la pudeur et qu'elles ont pu en partie communiquer à l'homme. Les frissons et les craintes de la femme ont fait la main de l'homme moins dure ; sa pudeur s'est transformée chez lui en un certain respect, en un désir moins brutal et plus attendri : elle a civilisé l'amour. La pudeur est très analogue à cette crainte qui porte l'oiseau à fuir même les caresses, qui sont pour lui un froissement. Le regard même a quelque chose de dur et d'inquiétant comme la main ; n'est-il pas un prolongement du toucher ? Outre ces divers éléments, il y a dans la pudeur de la jeune fille ou de l'adolescent un sentiment plus élevé et plus proprement humain : la crainte de l'amour même, la crainte de ce quelque chose de nouveau et d'inconnu, la crainte de cet instinct si profond et si puissant qui s'éveille et parle en vous à un moment de votre existence après s'être tu jusqu'alors, qui entre brusquement en lutte avec toutes les forces de l'être, apporte la guerre en vous. L'adolescent, n'étant pas habitué à subir la domination de cet instinct, croit y sentir quelque chose de plus étranger et de plus mystérieux que dans tous les autres : c'est l'interrogation anxieuse de Chérubin.

En somme, le sentiment de la pudeur n'a pas son origine et son vrai point d'appui dans la religion ; il n'y est lié que très indirectement. Même

au point de vue de la pudeur, l'éducation religieuse n'est pas sans reproche. Chez les protestants, la lecture de la Bible est-elle toujours une bonne école ? M. Bruston fait ressortir l'utilité de la lecture du *Cantique des Cantiques*, à une époque comme la nôtre, où les mariages se font souvent par intérêt plutôt que par inclination ! Nous croyons en effet la lecture du *Cantique* propre à développer les inclinations chez les jeunes filles, mais sera-ce bien l'inclination au mariage réglementé et compliqué que leur conseille l'Eglise ? Chez les catholiques, que de questions indiscrètes le confesseur fait à la jeune fille ! Que de défenses dangereuses comme des suggestions ! Au reste, même en fait de pudeur, l'excès est un défaut : un peu de liberté bien entendue dans l'éducation ou dans les mœurs ne serait point un mal. L'éducation catholique peut finir par fausser l'esprit de la femme en l'élevant trop à l'écart de l'homme, en l'habituant à être toujours intimidée et troublée par celui avec lequel elle doit passer son existence, en rendant sa pudeur trop indéterminée et trop farouche, en en faisant une sorte de religion.

Il se manifeste aussi parfois une déviation de la pudeur dans les tendances mystiques de la femme, plus fortes surtout à l'âge de la puberté. Ces tendances, exploitées par le prêtre, deviennent l'origine des couvents et des cloîtres. L'éducation catholique de la jeune fille est trop souvent une sorte de mutilation morale ; on cherche à faire des vierges et on risque de faire des sottes

femmes. Les religions ont trop de tendance à considérer l'union des sexes sous je ne sais quel aspect mystique et, au point de vue moral, comme une maculation. Oui, certes, la pureté est une force : c'est avec une petite pointe de diamant qu'on perce aujourd'hui les montagnes et les continents mêmes ; mais le christianisme a trop confondu la chasteté avec la pureté. La vraie pureté est celle de l'amour. On peut dire que la chasteté véritable est dans le cœur, qu'elle survit à celle du corps, qu'elle cesse au contraire là où elle devient impuissance, restriction, obstacle au libre développement de l'être entier : un eunuque ou un séminariste peut n'avoir rien de chaste ; le sourire d'une fiancée à son amant peut être infiniment plus virginal que celui d'une nonne. Rien d'ailleurs ne souille l'esprit comme une préoccupation trop exclusive, trop perpétuelle des choses du corps ; l'attention attirée sans cesse de ce côté évoque nécessairement des images impudiques. Saint Jérôme, dans le désert, croyant, comme il le raconte, voir danser nues au clair de lune les courtisanes romaines, avait au fond le cœur et le cerveau moins purs que Socrate rendant sans façon visite à Théodora. La pudeur trop consciente devient nécessairement impudique. La virginité tire toute sa grâce d'une ignorance ; lorsqu'elle devient assez savante pour se connaître elle-même, elle se flétrit : le printemps passé, on ne conserve les vierges, comme certains fruits, qu'en les desséchant. Deux choses transforment l'univers en y apparaissant, l'amour et

le soleil. La pudeur est simplement une armure, qui suppose encore un état de guerre entre les sexes et a pour but d'empêcher la promiscuité aveugle ; l'abandon mutuel de l'amour est plus chaste que l'inquiétude pudibonde et le soupçon impudique. Il s'établit entre deux amants une sorte de confiance qui fait qu'ils ne veulent, qu'ils ne peuvent rien retenir d'eux : la contrainte sur soi, le sentiment de défiance à l'égard d'un étranger, la conscience de l'état de lutte, tout cela disparaît. C'est assurément l'union la plus parfaite qui puisse exister ici-bas, et si, d'après la croyance platonicienne, le corps, la matière est ce qui divise les esprits, on peut dire, malgré l'apparence de paradoxe, que l'amour est l'état où le corps se fait moins opaque entre les âmes, se resserre et s'efface. Le mariage même conserve encore à la femme une sorte de virginité morale : sur le doigt jauni des vieux mariés, on reconnaît la petite place blanche occupée depuis trente ans par l'anneau des fiançailles, et qui est restée seule à l'abri des flétrissures de la vie.

La pudeur est un sentiment qui s'est perpétué, nous l'avons vu, parce qu'il était utile à la propagation de l'espèce ; la mysticité le détourne et le corrompt en le faisant servir précisément contre la propagation de l'espèce. Entre une carmélite et une courtisane, une Nino de Lenclos par exemple, le sociologue peut parfois hésiter : au point de vue social elles sont toutes deux à peu près aussi inutiles, leur vie est aussi misérable et vaine ; les macérations excessives de l'une sont

folles comme les plaisirs de l'autre ; le dessèchement moral de l'une n'est pas parfois sans quelque rapport avec la corruption de l'autre. Les vœux ou les habitudes de chasteté perpétuelle, la vie monastique même ont pourtant trouvé de nos jours un défenseur inattendu dans M. Renan. Il se place, il est vrai, à un point de vue tout différent du christianisme. S'il exalte la chasteté perpétuelle, c'est au nom d'inductions purement physiologiques : il la considère comme un simple moyen d'accroître la production intellectuelle et la capacité du cerveau. Il ne blâme pas absolument l'impureté ; il jouit intérieurement, comme il le dit lui-même, des joies du débauché, des ardeurs de la courtisane ; il a la curiosité infinie, la parfaite impudeur du savant. N'importe, il croit voir une sorte d'antinomie entre le plein développement intellectuel et la fécondité de l'amour : le vrai savant doit concentrer toute sa force au cerveau, n'aimer que des abstractions ou des formes chimériques : par ce transport de toutes les puissances vitales vers la tête, son intelligence acquerra l'épanouissement des fleurs doubles, dont la beauté monstrueuse, produite par la transformation des étamines en pétales, est faite d'infécondité. L'amour est un impôt assez lourd payé aux vanités de ce monde, et la femme, dans le budget humain, représente presque exclusivement la dépense. Aussi la science, économe du temps et de la force, doit-elle aspirer à se débarrasser de la femme et de l'amour, laisser cette inutilité aux oisifs, aux inutiles. — Ces

paradoxes de M. Renan ont leur origine dans un fait scientifique bien connu : c'est que les espèces les plus intelligentes sont aussi dans la nature celles qui pullulent le moins ; la fécondité est généralement en raison inverse de la dépense cérébrale. Mais il ne faut vraiment pas confondre l'amour avec le pullulement des races, sans quoi un humoriste pourrait tirer cette conséquence étrange que, parmi les espèces animales, les lapins sont ceux qui connaissent le mieux l'amour, et que, parmi les hommes, les Français sont ceux qui le connaissent le moins. De ce qu'un trop grand gaspillage de la force génésique paralyse l'intelligence, il ne s'ensuit pas du tout que le sentiment de l'amour ait le même effet et qu'on se diminue intellectuellement par l'élargissement du cœur.

Nous croyons qu'on peut réhabiliter l'amour au point de vue intellectuel comme au point de vue moral. S'il constitue à certains égards une dépense de force, il accroît tellement sous d'autres rapports toute l'énergie vitale, qu'il faut le regarder comme une de ces dépenses fructueuses inséparables de la circulation même de la vie. Vivre, après tout, dans le sens physique comme dans le sens moral, ce n'est pas seulement recevoir, c'est donner et surtout se donner, c'est aimer ; il est difficile de fausser sa vie dans sa direction la plus primitive sans fausser aussi son cœur et son intelligence. L'amour est par excellence un excitant de tout notre être et de notre cerveau même ; il nous prend et nous tend tout

entiers, il nous fait vibrer comme une harpe, donner toute notre musique intérieure. On ne peut pas remplacer ce stimulant suprême par du café ou du haschich. La femme n'a pas seulement le pouvoir de nous compléter nous-mêmes, de former par le mélange de son existence avec la nôtre un être plus entier, plus total, pouvant offrir un raccourci achevé de toute vie ; elle est capable aussi, par sa simple présence, par un sourire, de doubler nos forces individuelle, de les porter au plus haut point qu'elles puissent atteindre : toute notre virilité est appuyée sur sa grâce. Quelle est la puissance de tous les autres mobiles qui peuvent pousser l'homme en avant : amour de la réputation, de la gloire, amour même de Dieu, comparés à l'amour de la femme, lorsque celle-ci comprend son rôle ? Même la passion la plus abstraite, la passion de la science a souvent besoin, pour acquérir toute sa force, de se mêler par une de ces combinaisons si étranges et si fréquentes à quelque amour féminin, qui réussit à faire sourire les graves alambics et met la gaieté de l'espoir dans l'inconnu des creusets. Rien n'est simple dans notre être, tout s'amalgame et se confond. Ceux qui ont inventé le moine ont eu la prétention de simplifier l'être humain, ils n'ont réussi qu'à le compliquer bizarrement ou à le mutiler.

L'amour ne joue pas seulement, à l'égard du savant même et du penseur, le rôle de stimulant. Outre qu'il excite chez de tels hommes le travail cérébral, il peut contribuer indirectement à le rec-

tifier. Celui qui aime vit dans la réalité : c'est un grand avantage pour penser juste. Afin de bien comprendre le monde où nous sommes, il ne faut pas commencer par se transporter au dehors, par se construire un monde à soi, un monde froid et mesquin, capable de tenir dans la cellule d'un couvent. Qui veut faire l'ange, fait la bête, disait Pascal ; non seulement il fait la bête, mais il s'abêtit dans une certaine mesure, il ôte de la précision et de la vivacité à son intelligence. Amoindrir le cœur, c'est toujours amoindrir la pensée. Celui qui pourrait connaître dans tous ses détails l'histoire des grands esprits serait bien étonné de découvrir quelque trace de l'amour jusque dans la hardiesse et l'élan des grandes hypothèses métaphysiques ou cosmologiques, jusque dans l'intuition pénétrante des vues d'ensemble, jusque dans la chaleur passionnée des démonstrations. Où l'amour ne va-t-il pas se nicher ? Comme il fait les recherches plus hardies dans le domaine de la pensée, il les fait aussi plus douces, plus légères, il porte toujours avec lui la confiance ; il a foi en lui-même, dans les autres, dans le mystérieux et muet univers. Il donne aussi cet attendrissement du cœur qui fait qu'on prend intérêt aux moindres choses, aux plus petits faits, et qu'on en découvre la place dans le Tout. Il y a beaucoup de bonté au cœur du vrai savant.

Puis, d'ailleurs, qu'est-ce que la science sans l'art ? On a trouvé depuis longtemps les rapports les plus intimes entre les facultés du savant et

celles de l'artiste. Or l'art pourrait-il subsister sans l'amour ? Ici l'amour devient la trame même de la pensée. Qu'est-ce que composer des vers ou de la musique, peindre ou sculpter, si ce n'est penser l'amour de différentes manières et sous ses diverses formes ? Quoi qu'en puissent dire les défenseurs plus ou moins convaincus de l'esprit monastique et de la religiosité mystique, l'amour, vieux comme le monde, n'est pas prêt de le quitter ; et c'est encore dans les plus grands cœurs doublés des plus hautes intelligences qu'il éclatera toujours le plus sûrement. « Faiblesse humaine », dira-t-on ; non, mais ressort de force. Si l'amour est la science de l'ignorant, il ne sera jamais étranger à la science du savant : Eros, de tous les dieux, est celui dont Prométhée peut le moins se passer, car c'est de lui qu'il tient la flamme. Ce dieu éternel survivra, dans tous les cœurs et surtout dans le cœur de la femme, à toutes les religions.

Nous pouvons conclure de ce qui précède que les tendances caractéristiques de la femme peuvent être tournées au profit de la vérité, de la science, de la libre-pensée, de la fraternité sociale. Tout dépendra d'ailleurs de l'éducation qui lui sera donnée, puis de l'influence que l'homme qu'elle aura choisi pour époux saura prendre sur elle. Il faut agir sur la femme dès l'enfance. La vie d'une femme a plus d'ordre et de continuité que celle d'un homme ; à cause de cela la force des habitudes d'enfance est plus grande. La vie féminine ne présente qu'une seule grande révo-

lution, le mariage. Il est même des femmes pour qui cette révolution n'existe pas ; il en est d'autres pour lesquelles elle est beaucoup atténuée (si par exemple le mari a la même façon de vivre, les mêmes croyances que le père et la mère). Dans un milieu tranquille comme la plupart des existences féminines, l'influence de l'éducation première peut donc se propager sans obstacle ; on peut retrouver en elles sans grande altération, après des années, le petit nombre d'idées religieuses ou philosophiques qu'on y a mises. Le foyer est un abri, une sorte de serre chaude où croissent des plantes parfois impropres au grand air. La vitre et le rideau de mousseline derrière lesquels la femme se place habituellement pour regarder dans la rue ne la protègent pas seulement contre la lumière ou la pluie : son âme comme son teint garde toujours quelque chose de la blancheur native.

La plupart du temps, en France, la femme qui se marie est encore une enfant ; c'est de plus une enfant portée à un certain respect craintif pour l'homme auquel la volonté de ses parents ou la sienne vient de la joindre. Aussi, dans les premiers temps du mariage l'homme peut, s'il le veut, avoir une influence décisive sur sa femme, pétrir suivant son désir ce jeune cerveau non encore parvenu à son plein développement, façonner cette intelligence presque aussi vierge que le corps. S'il attend, s'il temporise, il sera bien tard, — d'autant plus tard que la femme doit un jour reprendre sur son mari toute l'influence

que ce dernier a pu avoir sur elle aux premiers jours. La femme, lorsqu'elle connaît pleinement la force de sa séduction, devient presque toujours la dominatrice dans le ménage ; si le mari ne l'a pas formée, si elle est restée avec tous les préjugés et toute l'ignorance de l'enfant, — souvent de l'enfant gâtée, — c'est elle qui un jour déformera le mari, le forcera à tolérer d'abord, puis à accepter de compte à demi ses croyances et ses enfantines erreurs ; peut-être un jour, profitant de l'abaissement de son intelligence avec l'âge, elle le convertira, arrêtant du même coup toute sa génération dans la voie du progrès intellectuel. Les prêtres comptent bien sur cette domination future et sans appel de la femme ; mais ce qu'ils ne sauraient empêcher, si le mari en a la volonté et la force, c'est la primitive influence qu'il peut exercer : une fois façonnée par lui, la femme ne pourra plus tard que lui renvoyer pour ainsi dire sa propre image, ses propres idées, et les projeter dans sa génération, dans l'avenir ouvert.

Le libre-penseur se trouve, il est vrai, dans une situation très inégale par rapport au croyant ou à la croyante qu'il s'efforce de convertir : un croyant peut toujours refuser de raisonner ; toutes les fois qu'un duel intellectuel lui semble désavantageux, il refuse de combattre. Aussi beaucoup d'indulgente ténacité et de prudence sont-elles nécessaires à l'égard de celui ou de celle qui se dérobe ainsi à la moindre alerte. Que faire en face d'un parti pris doux et obstiné de ne pas ré-

pondre, de se retrancher dans son ignorance, de laisser glisser les arguments sans en être entamé ? — Il me semblait, a écrit un romancier russe, que toutes mes paroles rejaillissaient loin d'elle comme si elles fussent tombées sur une statue de marbre. — « J'essaierai du mariage, dit une héroïne de Shakespeare, pour exercer ma patience. » Si la patience est, en effet, dans le ménage la grande vertu féminine, la vertu de l'homme doit être la persévérance, l'obstination active de celui qui veut façonner et créer, qui a son but et veut l'atteindre. J'ai interrogé une femme qui s'était mariée à un libre-penseur avec l'intention secrète de convertir son mari ; le résultat contraire se produisit, et voici, telles qu'elle me les a racontées en propres termes, les péripéties de cette crise morale. Ce n'est qu'un exemple isolé, mais cet exemple peut éclairer sur le caractère de la femme et sur la plus ou moins grande facilité avec lesquelles son esprit s'ouvre aux idées scientifiques ou philosophiques.

— « Le double but de toute chrétienne est celui-ci : sauver les âmes, sauver son âme. Aider le Christ à ramener au bercail les brebis égarées est le grand rêve, et, d'autre part, se garder soi-même est la préoccupation constante. Quant vint le moment pour moi d'essayer mes forces et de compter sur elles, une vive inquiétude me prit : — Amènerai-je sûrement à moi celui qui ne croit pas et à qui je vais unir ma vie, ou bien m'attirera-t-il à lui ? Grande est la puissance du mal ; qui s'expose à la tentation périra. Mais si l'esprit du mal est puissant, Dieu, me dis-je, l'est plus

encore, et Dieu n'abandonne jamais qui se confie en lui. Et j'eus confiance en Dieu. Convaincre des incrédules qui ont raisonné leur incrédulité n'était pas petite besogne ; aussi n'espérais-je point le faire en un jour. Mon plan de conduite était celui-ci : rester fidèle au milieu des infidèles, immuable et confiante dans ma religion, qui est celle des humbles, des simples et des ignorants ; faire le bien le plus possible, pour témoigner que c'est son premier commandement ; l'observer en silence, mais en plein jour pourtant ; la rendre enfin familière au foyer, afin que discrète, enveloppante, ce fût un combat lent et sourd de toutes les heures, de toute une vie. Après, il y avait l'immense miséricorde de celui qui peut tout.

« Dans ces dispositions d'esprit, je n'eus pas de peine à demeurer muette et impassible toutes les fois que mon mari s'attaqua à mes croyances : la première chose à prouver était l'inutilité de toute discussion, la fermeté de ma foi. D'ailleurs, pouvais-je répondre, il savait tant de choses, lui, et moi si peu. Ah ! si j'avais été un docteur en théologie, oui, j'aurais accepté la lutte, j'aurais entassé preuve sur preuve ; ayant la vérité et Dieu pour moi, comment ne l'aurais-je pas convaincu ? Mais je n'avais rien d'un docteur, et il en résultait que, pelotonnée dans mon ignorance, j'écoutais sans trouble toutes les argumentations ; même, plus elles étaient vives, serrées, plus je demeurais convaincue de la vérité de ma religion, qui restait debout en moi au milieu de tant d'at-

taques si soutenues et si fortes, triomphant sans avoir besoin de combattre.

« Bien inébranlable étais-je en effet, et cela aurait pu durer de la sorte fort longtemps, si mon contradicteur ne s'était pas rendu compte de la force de ma position et n'avait changé de tactique. Il s'agissait de me forcer à raisonner, à suivre les objections, à les comprendre malgré moi, à les repenser. Il me dit qu'il avait besoin, pour ses travaux personnels, que je lui résumasse tantôt par écrit, tantôt de vive voix, un certain nombre d'ouvrages sur la religion. Il me mit alors entre les mains la *Vie de Jésus* de M. Renan, le petit livre si savant et si consciencieux de M. Albert Réville sur l'*Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*, d'autres ouvrages encore souvent pleins de recherches abstraites, où la sincérité de la pensée était évidente et se communiquait de l'auteur au lecteur, même quand celui-ci eût voulu chercher des faux-fuyants. Ces livres, je ne pouvais refuser de les lire sans renoncer à mon plus cher désir, qui était d'aider mon mari dans ses travaux. Il y avait là un scrupule de conscience (que je ne pouvais d'ailleurs soumettre à mon confesseur, car je me trouvais alors à l'étranger.) En outre, ma foi, quoique profonde, avait toujours prétendu être large et éclairée ; ce n'était pas un bon moyen de faire accepter ma religion que de la montrer intolérante : je lus ! Avec M. Renan je ne pus point trop crier au scandale : c'était encore un fidèle de Jésus qui parlait de Jésus. Son livre, qui a séduit beaucoup de fem-

mes autant qu'un roman, m'attrista sans me révolter. J'avais pour tâche de résumer par écrit tout cet ouvrage ; je dus me mettre ainsi à la place de l'auteur, entrer dans son rôle, regarder avec ses yeux, penser avec sa pensée ; malgré moi je vis surgir désormais dans mon esprit, à côté du Christ-Dieu impeccable et triomphant, la figure de l'homme encore imparfait, souffrant, accablé, s'irritant et maudissant. Les autres livres, beaucoup plus abstraits, exigèrent beaucoup plus d'effort de ma part mais l'effort même que je faisais pour comprendre me contraignait à m'assimiler mieux la pensée étrangère ainsi conquise. Chaque jour je me sentais perdre pied, et la foi tranquille d'autrefois se transformait peu à peu en une curiosité anxieuse de connaître, en l'espoir de me raffermir par une science plus complète.

« Brusquement, sans transition, un jour il me fut dit : — Tu ne refuseras pas de lire d'un bout à l'autre la Bible, la source même de la religion. Avec bonheur j'acceptai : je n'en étais plus à avoir besoin d'une autorisation, il me semblait que la lecture de la Bible était le commencement de ce profond savoir que j'avais rêvé de dérober aux théologiens. Ce fut les doigts tremblants que j'ouvris le livre à la reliure sombre, aux petits caractères serrés, innombrables, — mots dictés par Dieu même, vibrants sans doute encore de la parole divine ! Là pourtant était la vérité, la raison de notre vie, l'avenir ; il me semblait qu'à moi aussi les tablettes du Sinaï venaient d'être remi-

ses, comme à la foule des Hébreux inclinés sous la montagne ; moi aussi je me serais inclinée humblement. Mais, en avançant dans le livre, l'immoralité de certaines pages m'apparut si évidente que je me révoltai de toutes les forces de mon cœur. Je n'étais pas blasée dès l'enfance sur tous ces récits, comme les jeunes filles protestantes : l'éducation catholique, qui fait ce qu'elle peut pour écarter et voiler les livres prétendus saints, me paraît sous ce rapport (et sous ce rapport seulement) bien supérieure à l'éducation protestante. Elle permet en tout cas, pour l'esprit mis tout à coup en présence des textes sacrés, de mieux mesurer la profonde immoralité de la Bible, entrevue seulement derrière les réticences de l'histoire sainte. Le catholicisme fausse souvent l'intelligence, le protestantisme peut aller jusqu'à fausser le cœur. Devant ces monstruosités morales de la Bible, les incrédules ont souvent raillé et plaisanté ; moi qui avais cru, je ne pouvais éprouver que de l'indignation, et je fermai avec dégoût le livre regardé jadis avec tant de respect.

« Oui, mais que conclure ? Que croire ? Alors les paroles d'amour et de charité infinie que contient l'Évangile me revinrent en foule. Si Dieu était quelque part, il devait être là, et de nouveau je rouvris le livre saint, ce livre qui a été si souvent une tentation pour l'humanité. Après tout, j'avais adoré jusqu'ici le Christ beaucoup plus que le « dieu des armées ». Mais je connaissais surtout l'Évangile de saint Jean, dont l'authen-

ticité, je l'avais appris, était si contestable. Je relus tous les Evangiles d'un bout à l'autre. Même dans saint Jean je ne retrouvai plus l'homme-type et sans reproche, le dieu incarné, le Verbe divin : au milieu de sublimes beautés je constatais moi-même les contradictions sans nombre, les naïvetés, les superstitions, les défaillances morales. Désormais mes croyances n'existaient plus ; j'étais trahie par mon dieu. Toute ma vie intellectuelle d'autrefois ne m'apparaissait plus que comme un rêve. Ce rêve avait pourtant ses beaux côtés ; je regrette parfois, aujourd'hui encore, tant d'impressions très douces et consolantes qu'il m'a données et que je ne pourrai plus ravoïr. Toutefois, je le dis en toute sincérité, si j'étais libre de me rendormir du sommeil intellectuel d'autrefois, d'oublier ce que j'ai appris, de revenir me bercer aux mêmes erreurs, pour rien au monde, je n'y consentirais ; je ne referais point un pas en arrière. Jamais le souvenir de certaines illusions perdues n'a ébranlé la série de raisonnements par lesquels j'en étais venue à les perdre. Le réel, lorsqu'on est arrivé une fois à le toucher, étreint l'âme par sa seule force et maintient l'imagination, parfois douloureusement, dans la voie droite. La dernière chose à laquelle un être humain puisse consentir de gaieté de cœur, c'est à se tromper. »

PUBLICATIONS
DE LA
BIBLIOTHÈQUE DE PROPAGANDE

Publications parues en 1905

44. *Deuxième lettre à Eugénie.*
45. *Extraits de l'Évangile de Bouddha, deuxième brochure.*
46. *Troisième lettre à Eugénie.*
47. *L'hérésie politique utilisée par l'Église.*
48. *L'Idée de Dieu dans les œuvres de Darwin.*
49. *Quatrième lettre à Eugénie; Homélie.*
50. *Cinquième lettre à Eugénie.*
51. *Profession de foi des Théistes.*
52. *Sixième lettre à Eugénie; Dialogues de Voltaire.*
53. *Variation sur un grand Miracle Biblique.*
54. *Septième lettre à Eugénie.*
55. *Les Méfaits de l'esprit théologique.*
56. *Huitième lettre à Eugénie.*
57. *Souvenir d'Assise.*
58. *Neuvième lettre à Eugénie.*
59. *La Sexualité chez les divinités.*
60. *Le Dogme et la Sociologie.*
61. *Le Congrès de la Libre-Pensée, à Rome.*
62. *Dixième lettre à Eugénie.*
63. *Lettre ouverte à M. Halleux sur la divinité du Christ.*
64. *Onzième lettre à Eugénie.*
65. *Dialogue du philosophe et de la maréchale.*
66. *Douzième lettre à Eugénie.*
67. *La mort du chevalier de la Barre.*
68. *L'Inquisition en Bohême.*
69. *La Papauté et le Droit international.*
70. *Jean Huss.*
71. *Extraits de l'origine de l'humanité sur un monde.*
72. *Le Procès de Jean Huss.*
73. *L'Église romaine et la Constitution belge.*
74. *L'Exécution de Jean Huss.*
75. *De l'avenir des Peuples catholiques.*
76. *L'Exécution de Jérôme de Prague. Les Hussites.*
77. *De l'avenir des Peuples catholiques.*
78. *La Guerre des Hussites.*
79. *L'Irréligion chez le Peuple.*
80. *La Guerre des Hussites.*
81. *L'Irréligion chez le Peuple (2^e brochure).*
82. *La guerre des Hussites.*
83. *L'Irréligion chez l'Enfant.*
84. *Étude historique sur le séjour de l'apôtre Saint Pierre à Rome.*